

## VII

ns la salle de concert des *Bains chauds*, tout ce Dieppe comptait de dilettantes et de curieux était anblé. Il faisait une chaleur terrible, et les femmes habillées de robes claires, des fleurs dans les cheveux comme pour se rafraîchir, agitaient leurs éventails qui, avec leurs couleurs sous la lumière des lustres, semblaient de larges plumes battant des ailes. Au premier rang, dans un fauteuil, la petite duchesse, à qui chacun faisait honneur de sa présence, acceptation de Marackzy, prenait des airs de présidente, donnait des ordres aux commissaires et se répan- dait en bruyantes explications. Depuis deux jours, elle n'avait été transportée dans l'appartement habité par sa sœur à l'hôtel des *Bains chauds*. Et c'était vraiment un miracle : dans l'attente du succès qu'allait lui porter Sténio, elle renaissait. Les médecins osaient à peine lui parler de guérison possible. Elle avait, le jour même, essayé quelques pas dans sa chambre. Maintenant, derrière l'estrade, dans le salon d'attente, elle était assise sur un lit de repos, et, soutenant son mari par sa visible présence, elle réalisait le rêve qu'elle avait toujours eu d'assister à son triomphe.

Car c'était un triomphe sans pareil que remportait le jeune artiste. Depuis le moment où, ténébreux et pâle, il était parvenu devant le public et avait fait vibrer les cordes de son violon merveilleux, le ravissement de ses auditeurs n'avait fait que croître. Les murmures d'admiration et chaque morceau se terminait par des cris de délire. Jamais Sténio n'avait joué avec une telle ardeur, avec une ardeur si fiévreuse. Une force surnaturelle l'entraînait : il semblait possédé. Et oubliant les choses et les êtres, il suivait le démon musical qui se portait dans un tourbillon vertigineux. Son visage se reflétait à la fois superbe et terrible. Un air d'égarement et de délire obscurcissait ses yeux. Il ne voyait plus, il entendait plus, il jouait, riait avec exaltation quand il exprimait dans son chant l'allégresse et le plaisir, ou versait de vraies larmes quand il traduisait la douleur et le désespoir. Ses auditeurs, le regard rivé sur lui par une force d'attraction surnaturelle, suivaient pleins d'une admiration mêlée d'angoisse, le crescendo terrifiant de son inspiration. Dans son âme exposée à nu, ils voyaient des tristesses, devinaient ses amertumes, et comprenaient que les sons suaves ou déchirants qui frappaient leurs oreilles étaient faits du souvenir de ses joies passées et de la crainte de son malheur à venir. Mis en contact direct avec cette puissante nature d'artiste, ils palpèrent de toutes ses impressions, et jamais pareille émotion n'avait été éprouvée par eux.

Dans le salon réservé, seule avec sa sœur, Maud écoutait. Les premières notes lui avaient causé une sorte de suffocation. Ses nerfs s'étaient tendus, sa respiration avait sifflé plus pénible, et Daisy avait eu peur. Mais peu à peu cette sensation douloureuse s'était apaisée et un calme exquis avait enveloppé la jeune femme, comme si elle était baignée par ces ondes mélodieuses elle s'y fût reposée et rafraîchie. Elle avait pu jouir alors de ce prodigieux concert qui, dépensé devant mille spectateurs, n'était dé- voyé, en réalité, que pour elle.

Comme dans un mirage, les trois années qui venaient de s'écouler reparurent devant ses yeux, évoquées par Sténio. Chacun des airs qu'il jouait, marquait pour elle un instant de sa vie. Elle se retrouva dans le salon de sa reine, quand elle l'avait vu pour la première fois.

Puis dans le jardin du vieil hôtel de Grosvenor-Square, où, pendant les douces soirées de printemps, Sténio se promenait auprès d'elle. C'était là que pour la première fois il avait osé lui avouer son amour. Elle croyait sentir encore l'odeur d'un lilas en fleurs qui penchait vers eux ses branches. Daisy était arrivée en courant, et elle n'avait pas eu le temps de répondre. Oh ! les délicieux moments d'intimité, quand Sténio jouait pour lord Mellivan seul, dans le petit salon, et qu'elle l'accompagnait au piano. Comme elle était entraînée par le rythme de sa musique ! Elle s'imaginait être emportée en croupe par lui, sur un cheval fougueux courant à perdre haleine. Ensuite c'était le vieux manoir irlandais, avec ses bois séculaires. Sténio paraissait et elle ne pouvait se défendre de le suivre. Quelles douloureuses et exquises années, pleines d'amour, de remords, d'humilité et d'orgueil. Comme elle eût volontiers sacrifié ses joies de jeune femme adorée, enviée, fêtée, pour un seul mot de pardon prononcé par son père. Et pourtant que d'enivrement pendant ces premiers temps ! Les princes, les souverains l'accueillaient avec des paroles flatteuses. Et dans les lumières, dans les fleurs, au bruit des applaudissements, le violon magique chantait, courbant les foules dans une admiration prosternée. Enfin, hélas ! le décor changeait encore une fois, et tout devenait noir. Dans un berceau un pauvre enfant pâle se mourait, malgré les soins, malgré les prières, malgré les larmes. Elle se penchait vers lui, elle essayait de le ranimer de son souffle. Vain effort ! . . . Entre les mains caressantes qui le réchauffaient, le pauvre petit devenait plus pâle et plus glacé. Et tout était fini ! . . .

Soudain il lui sembla qu'une grande clarté se faisait, et dans un ciel parsemé d'étoiles, au son de voix célestes, elle vit le chérubin souriant et ranimé qui lui tendait les bras. Il planait devant elle et l'appelait. Elle n'avait plus qu'un effort à tenter pour s'arracher à la terre et le suivre. Et cependant elle se sentait retenue par une force invincible. Dans le lointain, doux et plaintif, le violon de Sténio se faisait entendre. Il parlait, lui aussi, et disait : Veux-tu donc m'abandonner ? Attends que je parte avec toi pour le séjour bienheureux où l'on ne souffre pas, où l'on ne pleure plus, où l'on aime dans l'éternité !

Et prise entre ces deux tendresses, celle de son enfant et celle de son époux, Maud se débattait en proie à une mortelle torture. La sensation éprouvée fut si vive qu'elle poussa un cri. Elle sortit de son rêve, vit sa sœur près d'elle, et à bout de souffle, comme un naufragé, lui saisit le bras.

— Maud ! Mon Dieu ! dit la jeune fille, comme tu es pâle ! Tu souffres ?

— Non ! Mais je sens que je vais vous quitter . . . A l'instant j'ai vu là, mon cher petit qui me faisait signe de venir . . . C'est l'heure ! Sténio, lui-même le devine, écoute ce qu'il joue ! . . .

C'était le *Chant du Cygne* avec ses harmonies désolées, ses glas funèbres et le roulement des pas de la marche funèbre sur les dalles sonores. Et au milieu de son angoisse suprême, Maud, soulevée encore par le génie de celui qu'elle aimait, écoutait ardemment ces sons terribles qui lui annonçaient ses funérailles. Elle ne vivait plus que pour écouter. Et, pour elle, l'admiration suspendait la mort.

— Veux-tu que je t'appelle ? dit Daisy épouvantée.

Mais Maud, rassemblant ses dernières forces pour ne pas perdre une note de ce chant merveilleux :